

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

VI

Sur dix personnes, il n'y en avait pas plus de quatre qui fussent disposées à faire un pas en avant.

— D'un côté de la rue, il y avait dix personnes.

— Les autres, de l'autre côté, ne pouvaient que regarder et attendre. C'est pour ça que nous sommes restés si longtemps devant la porte de don Philippe.

Le silence se fit. On entendait le bruit de la pluie sur les toits de la ville. On entendait le bruit de la pluie sur les toits de la ville.

— Les gens de la rue, ils ne se regardent pas. Ils regardent la pluie.

— C'est il le jour même du jugement du procès que nous nous sommes trouvés au milieu du rassemblement qui entourait la rue de Forcella.

Le tribunal devant lequel se précipitèrent les accusés et les témoins non entendus. Tout le monde se mit à crier et à hurler.

— Monsieur le président, dit-il, ce n'est pas moi qui suis mort, c'est un de mes amis chez lequel je logeais; sa veuve m'a chargé de son enterrement, et, comme

pour le quart d'heure, j'avais plus besoin d'argent que de sépulture, je m'étais fait enterrer à ma place. Au surplus, que demandait la vénérable confrérie? J'avais droit à un enterrement pour un de mes confrères. Mon nom était sur le catalogue; elle n'avait qu'à me rendre les sommes qu'elle m'avait prêtées.

En fait, le pauvre Lello, qui avait été enterré à sa place, avait le droit de s'en aller à la messe et de se faire enterrer à son tour. C'est ce que fit don Philippe. C'est ce que fit don Philippe.

— Au moment où nous quittons Naples, le bruit courait que don Philippe Visconti allait faire une tournée en épousant la veuve de son ami, ou plutôt ses trois mille livres sterling.

VIII

LE LAZZARONE

Nous avons dit qu'il y avait à Naples trois rues où l'on passait et n'y passait pas; nous avons essayé, tant bien que mal, de décrire Chiaia, Toledo et Forcella; ce qu'il nous reste à décrire, ce sont les rues où l'on ne passe pas; ce sera vite fait.

Naples est la capitale de l'exception des gens qui boient la mer, comme Maria-Carla, Sainte-Lucie et Mergellina; toutes les rues vont en montant et en descendant par des pentes si rapides, que le corricolo seul, avec son fantastique attelage, peut y tenir pied.

Puis ajoutons que, comme il n'y a que ceux qui habitent de pareilles rues qui peuvent y avoir affaire, un étranger ou un indigène qui s'y égare avec un habit de drap est à l'instant même l'objet de la curiosité générale.

Nous disons un habit de drap, parce que l'habit de drap a une grande influence sur le peuple napolitain. Celui qui est vestito di panno acquiert, par le fait même de cette supériorité somptuaire, de grands privilèges aristocratiques. Nous y reviendrons.

Aussi, l'apparition de quelque Cook ou de quelque Bougainville est elle rare dans ces régions inconnues où il n'y a rien à découvrir que l'intérieur d'ignobles maisons, sur le seuil ou sur la croisée desquelles la grand'mère peigne

sa fille, la fille son enfant, et l'enfant son chien. Le peuple napolitain est le peuple de la terre qui se peigne le plus; peut-être est-il condamné à cet exercice par quelque jugement inconnu, et accomplit-il un supplice analogue à celui qui punissait les cinquante filles de Danab, avec cette différence que, plus celles-ci versaient d'eau dans leur barrique, moins il en restait.

Nous pas ames dans cinquante de ces rues sans voir aucune différence entre elles. Une seule nous peut présenter des caractères particuliers. C'est la rue de la Porta Capuana, une large rue poussiéreuse, ayant des cailloux pour pavés et des ruisseaux pour trottoirs. Elle est bordée à droite par des serres, et à gauche par une longue file de maisons, dont la physionomie n'offre au premier abord rien de bizarre; mais, si le voyageur fait un pas de plus, poussant un peu plus loin ses recherches, l'approche de ces maisons; si l'on jette un regard en passant dans les ruelles borgnes et tortueuses qui se croisent en tous sens dans cet inextricable labyrinthe, il est étonné de voir que ce singulier faubourg, de même que l'île de L'Isola, n'est habitée que par des fées, les juellés, vieilles ou jeunes, laides ou jolies, de tout âge, de tout pays, de toute condition, sont jetées là, pêle-mêle, gardées à vue comme des criminelles, parquées comme des bêtes sauvages. Eh bien, ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, des cris de blasphème, des gémissements qu'on entend dans cet étrange paradis démoniaque. Ce sont, au contraire, des chansons joyeuses, de folles tarantelles, des éclats de rire à faire damner un anachète.

Tout le reste est habitée par une population qu'on ne peut nommer, qu'on ne peut décrire, qui fait ou ne fait quoi, qui vit ou ne sait comment, qui se croit fort au-dessus du lazzarone, et qui est fort au-dessous.

Abandonnons la dose pour passer au lazzarone.

Hélas! le lazzarone se perd; celui qui voudrait voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, Naples avec ses bazars, effraye l'associationnisme du môme. Le lazzarone, comme l'indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières

de son paradis terrestre; il ne servait pas plus de tailleur que le premier homme avant le péché; il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et étonné comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qui avait combattu; mais le soldat est avant tout égoïste; il ne se soucie ni de la gloire ni de la vengeance; il accorde au lazzarone son anneau, il consent à faire avec lui un cabaret, à s'asseoir sous le bras à la prison; mais à une condition: c'est que le lazzarone passera dans l'exemple de ses pères et de ses frères de nuit, se défendant quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire un sacrifice à l'humanité.

C'est le premier sacrifice. Après le premier sacrifice vint le gilet, après le gilet vint la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone; le lazzarone sera une race éteinte, le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural, le lazzarone restera dans le domaine de la science comme le mastodonte et l'hippopotame comme le cyclope et le géant.

En attendant, comment se passe-t-il le bonheur de voir et d'entendre les derniers restes de cette pauvre race qui tombe, hâtons-nous d'aider les savants à venir dans leurs investigations anthropologiques de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils de la nature; c'est à lui le bon plaisir; c'est à lui la mer qui le nourrit; c'est à lui la création qui le soutient. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une ville, les autres hommes ont un palais; le lazzarone n'a que le monde.

Le lazzarone n'a pas de lit, le lazzarone n'a pas de loi, le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales: il dort quand il a le sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler; lui au contraire, quand il est las de travailler, il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon; qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulants, d'où il se pré-